

Publié :

« Une cécité incomparable » [Evgen Bavcar], *Spirale*, 122, mars 1993, p. 7.

Une cécité incomparable

Evgen Bavcar (prononcer Bavchar) devient aveugle dès l'âge de onze ans, ce qui ne l'a pas empêché d'obtenir un doctorat en esthétique, de devenir chercheur pour le CNRS en France, réalisateur d'émissions sur la peinture à la radio de France Culture, – et surtout d'être photographe. *Le Voyeur absolu*, choix de textes et de photographies présenté par Ghislaine Glasson Deschaumes, permet d'apprécier comment Bavcar reconstruit en esprit un monde sensible qui ne lui est pas donné par la vue, – et tout à la fois comment il parvient à se donner une expérience concrète du visible, quand il parviendrait à « toucher » la lumière. Cette expérience exceptionnelle, menée par un Diderot aveugle, dépasse l'exploit individuel et nous donne l'occasion de nous interroger sur l'antériorité logique des images mentales et sur l'organisation des moments sensibles dans la création artistique.

Pour Bavcar, lorsque l'enfant regarde les choses, il les sonde déjà par l'esprit. Aveugle, il aura conservé cette deuxième faculté de scruter le monde sans regard, de rejoindre – par une perception abstraite – ce lieu secret où se joue d'emblée notre saisie du monde. Il a développé cette vision non pas pour rejoindre un monde devenu absent (il ne croit pas que notre tourisme visuel nous le rende vraiment présent), mais pour le maintien de son identité propre. Comme si les images étaient des armes qui nous permettent de résister à l'aliénation, quand les images composent le premier territoire.

En effet, Bavcar a passé son enfance à Lokavec et à Ljubljana en Slovénie (Yougoslavie). Son père lui avait fabriqué un fusil de bois, les enfants – obsédés par la guerre – se fabriquent des grenades de paille. C'est d'ailleurs un vrai détonateur de mine qui achève de lui enlever la vue. D'une certaine façon Bavcar identifie la cécité au génocide, quand il croit pouvoir résister au broyage des êtres en se forgeant des images. L'enfance est le temps du bonheur de voir, l'adolescence est l'époque où l'on s'emploie à emmagasiner des images parce que l'on glisse inéluctablement vers la nuit adulte. Dans nos vies adultes nous sommes tous aveugles, parce que les yeux de l'adulte s'ouvrent sur la guerre et la cruauté, non pas sur le monde mais sur l'immonde.

Ainsi il est vain de comparer la vie d'aveugle à la vie des autres, il faut comparer des degrés de cécité, ou plutôt refuser toute comparaison, quand, – pour ainsi dire – ce que nous voyons **ne regarde que nous**. Bavcar pousserait à l'extrême cette cécité incomparable, par une volonté d'absolu qui fait de lui un voyeur exceptionnel.

Il décrit le long travail de remémoration toujours recommencé, qui lui permet de réinventer les paysages, de reconstruire les maisons, ou encore de replanter les arbres. Percevoir c'est procéder par des projections abstraites à laquelle il donne une consistance sensible. D'où le recours à la philosophie de l'art à laquelle il accède comme naturellement par le caractère abstrait de ses reconstructions, d'où le recours aussi à la photographie, afin de compenser « le caractère trop intellectuel de ma perception », lorsqu'il s'agit de redonner quelque substance à ses images mentales.

C'est ce qu'il reconstruit difficilement que Bavcar photographie en dernier recours : le ciel, les étoiles, le regard des autres. C'est sa façon d'aller au devant de l'obscurité et du mystère. Il n'y a pas de lumière hormis l'image forgée qui révèle la chose. C'est pourquoi la plupart des photographies de Bavcar sont composées par des pinceaux lumineux qui se meuvent sur fond de nuit. Un meuble sera photographié (avec un temps d'exposition très long) en promenant une petite lampe électrique qui en suit les contours. La main lumineuse suivra le contour d'un corps nu pour en révéler la forme : moment de sensualité mais aussi moment d'hypostase : « les anges de lumière se mouraient par milliers, sur son corps ». Il s'agit de toucher, non pas parce que le tactile supplée au visuel, mais parce que la main peut voir et aussi parce que la lumière caresse. Cette sensualité est essentielle à la reconstruction : « j'ai commencé les lèvres par petites touches, puis je me suis mis à esquisser les contours inconnus, et je ne pouvais m'empêcher de m'arrêter aux plus clairs scintillements qui telles les épines d'une lointaine interdiction transperçaient mon âme. D'un large mouvement elle m'a repoussé au moment même où l'image du visage était presque composée, et où ma main cherchait dans la boîte du désir les derniers morceaux du puzzle. »

La main voyante, les anges amoureux, mais aussi les vents deviennent « plénitude des regards épousant les mouvements des choses imaginées ». Les souffles et les mains virevoltent autour du corps de la femme désirée. Bavcar libère les images poétiques, ce sont bientôt des hirondelles qui s'affolent dans le visible. D'une part il prend une série de photographies où il superpose des hirondelles en carton sur des visages, sur des arbres, etc., – tandis que dans ses textes il joue de la surimpression mais aussi de tous les glissements, lorsque les allées et venues de l'aimée sont des vols d'hirondelle, lorsque leur amour est un envol. Bavcar sait qu'il ne pourra échapper à ses « ails de plomb », mais il sait aussi que son pouvoir de séduction réside dans sa capacité de « conter des images » : les regards de l'aveugle sont laissés en liberté, ils se sont détachés de ses yeux, venus d'ailleurs ils disparaîtront de nouveau dans le ciel.

« **Le printemps revient ...** »

Evgen Bavcar est sans complaisance pour les gens qui prennent le monde pour une évidence. Bataille avait cette haine de ceux qui se réclament de la réalité. La parole de qui prend le monde pour acquis n'est pas la même parole de qui réinvente le sensible au fil des images. En fait cette parole, principalement alimentée par des schémas sans substance, est caractérisée par une absence d'ancrage, par une perte du référent. Elle est constituée de reconstructions et, bien entendu, ne laisse aucune place à ce que l'on ne veut pas élaborer. Bavcar refusera la mort de sa mère, le rapport clinique en main, il ne veut toujours pas se rendre à l'évidence. Quand l'amour de sa mère aurait toujours été une promesse de lumière, « qui défaisait toute la noirceur du monde ». Il en est de cette vision maternelle comme de l'identité ethnique : un regard intérieur, l'anticipation d'un monde à soi, – « je savais qu'elle était morte parce qu'elle était slovène ». Le langage de Bavcar tient à cette anticipation, il ne peut enregistrer le désespoir à moins de s'effondrer comme langage. De retour en Slovénie pour l'enterrement de sa mère, il entend un très beau chant slovène qui commence en évoquant le printemps : – mais il ne parvient transcrire la suite qui annonce des jours moins heureux, il se trouve incapable de l'écrire malgré tous ses efforts pour en retrouver les lettres. Cette aphasie inattendue, provoquée par l'émotion, renvoie à l'aphasie généralisée d'une absence d'émotion. Tel est le caractère exemplaire des productions littéraires et photographiques de Evgen Bavcar : il y a une cécité profonde (une surdité de notre langage, un empêchement de la pensée) que seule une autre cécité nous fait voir.

Titre de l'article : UNE CÉCITÉ INCOMPARABLE

Auteur de l'article : Michaël La Chance

Œuvre : LE VOYEUR ABSOLU

Evgen Bavčar

Seuil, coll. « Fiction & Cie »,

1992, 125 p.